

thel. Il y a dans le flanc de la montagne sur laquelle Assise est adossée, une grotte—François s'y rendit pour s'y recueillir et y répandre le trop plein de son cœur en longs gémissements. Il cherchait fiévreusement une vérité, la vérité à laquelle il pût se donner.

Un jour que ses amis le raillaient sur sa tristesse, l'un des convives dit : ne voyez-vous pas qu'il songe à prendre femme ? Oui, répliqua François, je songe à prendre une femme plus belle, plus riche, plus pure que vous ne sauriez vous l'imaginer.

L'homme intérieur n'était pourtant pas encore formé. L'isolement qu'il cherchait lui aliénait bien des cœurs. Si les jeunes gens de bonnes familles lui échappaient, les pauvres par contre lui restaient fidèles. Ils étaient nombreux ceux que la guerre et non le vice, avait appauvris, ce qui leur fallait, c'était moins les secours matériels que la sympathie. François la leur accorda franche et sincère, tout en les consolant, il se demandait s'il saurait supporter la misère, on ne sait la lourdeur d'un fardeau qu'après l'avoir porté. Il l'essaya.

Un jour, empruntant les haillons d'un mendiant, pendant tout une journée il tendit la main pour assouvir sa faim. Il était dans ces dispositions d'âmes quand il entendit le prêtre d'une petite chapelle lisant l'Evangile du jour. Il entrevit le charpentier de Nazareth pauvre, travaillant pour gagner son pain.

Une vie de renoncement lui apparut comme le but de ses efforts.

On peut s'étonner qu'avec une âme si droite et si sensible, il n'ait pas entrevu les diverses phases de la vérité.

N'oublions pas que François comme tous les réformateurs, entrevoyait bien les abus dans l'Eglise, mais ne pouvait

concevoir l'idée d'en sortir, peut être, qu'à ses yeux, les excentricités et les divisions des cathares et des pauvres de Lyons ne justifiaient pas les idées de réforme en dehors de l'Eglise. Il ne concevait de réforme que *dans* l'Eglise et *par* l'Eglise. Ce mouvement interne rendait inutile ou moins utile les tentatives de réforme abbigeoise, et fit plus pour sauver la barque de St. Pierre que les persécutions et l'inquisition. Il était temps, car un écrivain du temps rapporte que les officiers de la curée romaine étaient trompeurs comme des renards, que pour établir leurs batards, les prêtres avaient recours aux moyens les plus vils pour accumuler les bénéfices et capturer les héritages. Les ordres monastiques n'étaient pas plus respectables, le viol, l'inceste, l'adultère étaient choses communes, et on se demandait d'où viendra le remède ? Ce ne pouvait être du culte, tant de cérémonies ne pouvaient faire appel ni à l'intelligence ni au cœur. Aussi, dès qu'une voix s'élevait, prêchant l'austérité et la simplicité, elle réunissait des laïques et même des prêtres, c'est ainsi qu'un certain Pons put, à la fin du 13ième siècle émouvoir tout le Périgord.

Deux grands courants se manifestent alors : d'un côté, les cathares ; de l'autre, les sectes légèrement nuancées des Albigeois, des Vaudois, qui se révoltent par fidélité au christianisme primitif.

A côté de ces tentatives de réforme par la prédication de la doctrine et la dénonciation des abus, François en inaugure une en développant la vie du cœur, il ne veut pas s'occuper de doctrine, sous prétexte que la foi n'est pas du domaine intellectuel, mais du domaine moral,—qu'elle est la consécration du cœur.

La puissance de François lui venait de